NOËLLE CHÂTELET

MADAME GEORGE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

Extrait de la publication

ISBN 978-2-02-110659-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Des yeux changeants, d'un curieux éclat violet, peut-être mauve… C'est elle, Patricia Beaune. Avec vingt-cinq ans de plus, mais c'est elle. Je me souviens. On n'oublie pas sa première patiente. Arithmétiquement, symboliquement elle reste, restera la première.

Et je me souviens de moi, dans ce même cabinet certes pas aussi cossu qu'aujourd'hui, moi, avec vingt-cinq ans de moins, dans l'excitation de mon premier rendez-vous, de la page blanche du registre en cuir noir relié, le registre neuf de mes consultations en ville, et comme je vais la noircir, cette page, de cette écriture appliquée, svelte, mais lisible, que l'expérience, la routine n'auront pas encore altérée. Patricia Beaune sourit. Elle semble consciente du petit effet qu'elle produit, à revenir ainsi, sous son nom de jeune fille.

À la place de l'impressionnante chevelure châtain d'alors, une coupe stricte poivre et sel. À la place de la candeur un peu affolée, une assurance à la limite de l'ironie.

Je me redresse, tente de réduire ce que je peux de mon embonpoint.

Long silence.

Est-ce à elle de le rompre ? À moi ? La surprise de ces retrouvailles très inattendues me fait perdre mes réflexes.

Enfin elle se lance :

« Vous vous rappelez peut-être… C'était il y a si longtemps…

– Vingt-cinq ans pour être exact !

– Oui. Oui ! C'est cela… J'étais venue vous consulter… À propos de ma sœur… Ma sœur jumelle. »

Je me détends. Soulagé.

L'allusion à la sœur jumelle me remet en selle. Doublement. Car tout me revient maintenant : l'âpreté de ce lien haineux et passionnel entre les deux femmes qui avait décidé Patricia à me consulter discrètement. Et puis, je reprends ma place, mon statut de médecin. Je suis autre chose que ce sexagénaire empâté que Patricia Beaune vient de surprendre :

Extrait de la publication

« Vous étiez parvenue, finalement, à prendre du recul, si je ne m'abuse… Une distance nécessaire…

– De la distance ! En effet ! Ma sœur est partie vivre en Australie, moi en Grande-Bretagne ! Nous ne nous sommes plus revues ! »

De nouveau sur mes gardes. Je viens de me rendre compte que je n'aime pas retourner en arrière lorsque je n'y suis pas préparé. Revenir sur quelque chose qui s'est clos et d'un commun accord…

« Mais c'est très bien ainsi, poursuit Patricia Beaune qui semble avoir perçu ma gêne – c'est ce qui pouvait nous arriver de mieux à toutes les deux, je pense !… Je vous suis reconnaissante de m'avoir aidée, à l'époque, à l'admettre, sauf que…

– Oui ? Poursuivez… Je vous écoute… Sauf que… »

Je tente de rester neutre, aussi aimable que possible. Professionnel, en un mot. Pourtant l'agacement monte.

« Sauf qu'elle est revenue !

– Elle est rentrée d'Australie ?

– Non ! Non !… Revenue pour m'interroger. Me questionner. Elle veut comprendre aujourd'hui cet éloignement volontaire. Me demande des comptes, en quelque sorte… »

Le violet vire au mauve.

Je me concentre sur une seule chose : la sœur jumelle avait-elle les mêmes yeux insolites et changeants ?

La pluie tambourine soudain contre la fenêtre. Je me lève pour allumer le lampadaire. Chien et loup : l'heure où j'ai toujours un peu froid. L'heure de la méfiance, de la défiance, demi-domestiquée, demi-sauvage, qui fait tanguer l'âme au soir. Je me rassois, lourdement. Je ne fais plus l'effort de rentrer mon ventre. Je me demande comment mettre fin à cet entretien dont je suis certain, à présent, de n'attendre rien d'autre qu'une vague nostalgie à m'être retrouvé d'un seul coup vieilli.

« Pourquoi ne pas renouer, chère madame. Le temps est peut-être venu de la réconciliation ? »

Et involontairement, je ferme mon stylo, comme quoi le corps est plus rapide et surtout parle plus vrai que les mots. Je n'aurais pas pu mieux dire ! Rideau. C'est fini.

Le geste n'a pas échappé au regard mauve quelque peu contrarié ! Patricia Beaune secoue la tête :

« C'est que ma sœur ne me lâche plus. Elle multiplie ses visites, surtout ces dernières semaines et la nuit, toutes les nuits !…

– Eh bien… Faites-lui comprendre que vous n'êtes pas encore prête, qu'il vous faut…

Extrait de la publication

– Vous ne me comprenez pas, docteur ! Ma sœur est morte ! En Australie. Morte depuis plus de cinq ans ! »

Premiers recours : Valérie, ma fille.

Valérie ne refuse jamais, impromptu, un dîner au restaurant – toujours une table excellente – ou dans ma cuisine, qu'un chef pourrait m'envier, je crois, tant elle allie la technicité et le plaisir des yeux.

Ces agapes la changent de son quotidien et du restaurant universitaire.

Avec Bruno, mon fils aîné, c'est plutôt un café entre deux rendez-vous. Valérie, une des rares à ne pas me reprocher mes débauches de table. Elle a compris qu'elles me réparent davantage qu'elles me nuisent.

« Écouter me vide. » C'est la phrase d'excuse pour me resservir du ris de veau aux morilles ou du civet de lièvre à la royale.

De ma fille j'accepte en retour beaucoup de libertés. Qu'elle me brocarde par exemple sur mon double prénom : Jean-Marc.

Extrait de la publication

Elle y voit la cohabitation entre ma raison qui fait de moi un psychiatre psychanalyste de renom et une forme de déraison dont je fais preuve aussitôt la porte de mon cabinet refermée :

« Qui dévore, me demande-t-elle, c'est Jean ou c'est Marc ? »

Difficile de répondre à cette question qu'elle juge essentielle. Comme à l'accoutumée Valérie commente dans le détail la dernière conquête de Sandrine, sa mère, et s'exalte sur ses cours de théâtre qui l'aident à supporter des études de droit qu'elle a choisies, elle-même, par devoir. Je dois lui paraître, ce soir, un peu absent.

« Fatigué ?

– Disons… Perplexe.

– Au point de ne pas reprendre de dessert… C'est grave ! Encore un patient compliqué ? Ne m'avais-tu pas promis un peu moins de zèle ?

– C'est juste, mais… Comment te dire…

– Oui ? »

Elle adore quand je ne trouve pas mes mots, quand je peine à me livrer. L'arroseur arrosé, en quelque sorte…

Je la laisse profiter de ce privilège. C'en est un aussi pour moi de m'abandonner…

« Poursuivez ! Je vous écoute… » Elle m'imite

fort bien, décidément. Rires. Elle a gagné. J'y vais :

« Je peux te poser une question ?

– Bien sûr !

– Est-ce que tu crois aux esprits ?

– Pardon ?

– Oui ! Aux esprits. Aux fantômes, entre guillemets ! »

Même avec les guillemets, le mot me dérange. Je le trouve tant soit peu ridicule, puéril.

Cette fois, ma fille me regarde avec plus d'attention. Je dois avoir l'air sérieux, puisqu'avec le même sérieux, secouant vigoureusement ses boucles brunes, elle me répond :

« Pour tout dire, je ne suis guère portée sur ces… ces choses ! J'ignore si c'est à cause de Jean ou de Marc mais ton cartésianisme ne nous a guère encouragés, Bruno et moi à…

– C'est juste !…

– Bien sûr, il m'est arrivé de faire tourner des tables avec des copines pour m'amuser… Disons : j'y crois sans y croire…

– Oui. Comme tout le monde !

– Et toi ?

– Comme tout le monde : sans y croire ! Je peux finir tes profiteroles ? »

Extrait de la publication

Valérie me tend son assiette, la fine mouche, qui sait tant de moi, croit reconnaître une vraie fringale d'une diversion, d'autant que ses profiteroles sont froides et ma réponse… trop catégorique.

« Mais tu n'es pas comme tout le monde ! » conclut-elle.

Extrait de la publication

Patricia Beaune a insisté. Beaucoup. Beaucoup trop. Les précisions qu'elle a cru bon de me donner sur les « apparitions » de sa sœur assise au pied de son lit ou lui caressant les cheveux dans un souffle d'air frais comme la brise, ces visions d'Épinal, destinées peut-être à m'allécher, m'ont exaspéré. Elle n'est donc pas parvenue à me convaincre de la suivre, à nouveau, même pour deux ou trois séances.

Pour la dissuader, je n'ai pas lésiné sur la mauvaise foi, car au nom de la déontologie, derrière laquelle je me suis réfugié, j'aurais dû faire valoir les arguments exactement contraires à ceux invoqués.

Petite fraude morale ? Je dirais petite lâcheté, d'ailleurs aussitôt sanctionnée par moi-même, puisque à peine ai-je confié Patricia Beaune à Christian Frémot, mon confrère et grand ami, auquel j'ai téléphoné sur-le-champ comme pour précipiter la décision, j'ai aussitôt éprouvé des

sentiments contradictoires, fort inconfortables, de dépossession et de soulagement.

Un soulagement de courte durée car, les journées passant, je sens bien que je ne suis en rien délivré de Patricia Beaune. Elle m'obsède. Comme m'obsèdent l'étincelle de ses yeux et sa voix, quand, un rien provocante, elle m'a asséné : « Ma sœur est morte !… Depuis plus de cinq ans ! »

Je n'ignore pas que je ne suis pas le mieux placé pour me percer à jour, mais il devient clair que le déni ne peut pas faire long feu. Cette femme te fout les jetons, mon vieux ! Voilà ma déduction tandis que je prépare une marinade pour de petits artichauts italiens dont les feuilles, pointues comme les oreilles du diable, hésitent elles aussi entre le mauve et le violet.

Peur ? J'aurais peur de Patricia Beaune ?

Pas d'elle, mon vieux, de sa sœur ! De son fantôme de sœur ! Si cela est vrai ce n'est pas bien glorieux pour quelqu'un qui converse d'ordinaire avec les morts et qui pratique avec ses patients l'art de convoquer les êtres chers du passé !

Ces plongées mystérieuses, souvent du côté des morts, ne sont-elles pas mon quotidien ? Qu'a donc ce revenant-là de particulier pour me contraindre à la fuite ?

Extrait de la publication

Appeler Christian, à tout hasard… À tout hasard, vraiment ? Christian me remercie. Il est enchanté de sa première séance avec Patricia Beaune. « C'est très intéressant, conclut-il. Je crois que je vais apprendre beaucoup. On en parle quand tu veux ! »

Un souvenir de cour d'école me rattrape, celui de mon meilleur copain – mais cependant rival – et le bruit des billes de verre qui tintent au fond de la poche. Au tintement des billes je peux deviner combien j'en ai encore et s'il m'en manque une seule. Au fond de ma poche, il en manque une. Je l'ai perdue. Elle m'a échappé. La violette ou la mauve ?

Extrait de la publication

Je me suis remis au travail théorique. Je m'immerge dans les textes. Comme un homme d'Église qui mesure sa foi et l'endurcit au contact de la pensée, je m'en remets aux fondamentaux.

« De nouveau dans les ordres ? plaisante Valérie à qui cette nouvelle ardeur n'a pas échappé… Tu devrais rendre visite à maman, elle est très en beauté en ce moment et relativement libre, je crois. C'est rare ! »

L'insolente ! En une phrase Valérie règle son compte à père et mère – séparés mais enfin amis –, l'un pour ses accès de spiritualité monacale, l'autre pour sa légèreté, deux excès, sans doute, concomitants, dont les deux enfants ont forcément pâti.

Lorsque je « replonge », comme elle dit, Valérie trouve à sa mère des excuses à son infidélité conjugale d'autrefois. Elle prétend qu'il n'existe pas de rivale pire pour une femme que la passion d'un

Extrait de la publication

mari pour l'abstraction spéculative qui, ajoutant à la « tromperie » la bonne conscience de n'être coupable en rien, se plaint, en plus, de se voir incompris.

Insolente mais perspicace, ma fille devine que, pour sa part, il lui faudra se contenter de la gastronomie universitaire en attendant que je revienne à mes fourneaux, puisque, sitôt le dernier patient parti, je me réfugie dans mon bureau où je commande, à pas d'heure, un plateau de fruits de mer, ou des sushis, pour lesquels Valérie a le plus grand mépris : « Ce ne sont pas des nourritures ! », proteste-t-elle si je lui en propose le partage. En quoi elle n'a pas tort…

Je cherche évidemment à me rassurer. J'ai ressorti un texte de Freud, datant de 1921, à propos de ses rapports conflictuels avec les phénomènes occultes en général, et la télépathie en particulier, à l'égard de laquelle il émet les plus grandes réserves.

En relisant ces pages, je bois du petit-lait. J'ai l'impression de lire en moi-même. À la résistance de Freud pour l'occultisme j'ajoute la mienne. À sa « répugnance », je surenchéris.

Il a raison, bien évidemment ! Allons donc ! Les faits occultes n'ont rien à envier à la religion : ils sont du même acabit ! De la même ascendance : la superstition !

Extrait de la publication

Le fantôme de Patricia Beaune n'a rien à voir avec les miens. Il ne « m'intéresse pas », justement, contrairement à Christian.

Mes fantômes à moi, mes morts-vivants à moi, ceux que mes patients viennent exhumer au détour d'un rêve ou d'un souvenir, ceux-là sont d'une matière fondamentalement différente : scientifique en un mot.

Le fantôme de Mlle Beaune est tout bonnement indécent. Je n'ai rien à en dire. Rien à lui dire. Il indiffère l'homme de science que je suis.

Au fond d'un placard – je sais pertinemment lequel – le premier registre en cuir noir relié, datant de vingt-cinq ans (j'ai tout conservé des notes sur mes patients) est bien à l'abri. À moins que ce soit moi qui le sois…

Le téléphone m'interrompt. Valérie a déniché un bistrot qu'elle veut expérimenter avec moi. Quand je serai plus disponible…

« Avec joie ! Ce soir, si tu veux !

– Tu as donc trouvé ce que tu cherchais !

– Le pouvoir de la raison nous sauvera, ma chérie !

– Et le plaisir des sens ! »

Elle a réponse à tout.

Extrait de la publication

C'est Sandrine qui en a eu l'idée… une idée qui lui ressemble, incongrue et charmeuse : fêter la date anniversaire de notre séparation, il y a juste dix ans, le 5 novembre.

« On fête bien les dates de mariage, pourquoi pas de démariage quand c'est une façon de s'aimer autrement et autrement mieux ? »

J'en conviens ! Comme je conviens que cette échappée à Trouville m'amuse. Les moules-frites dans notre restaurant fétiche égales à elles-mêmes, nous avons soufflé ensemble la bougie plantée dans mon baba au rhum. L'incontournable « Happy birthday » que nos voisins de table, trompés par les apparences, se sont plu à entonner en notre honneur nous a fait rire aux larmes…

Sous mes semelles, le sable crisse à chaque fois que je croise et décroise mes jambes engourdies

par l'étroitesse de la voiture de Sandrine qui roule d'une manière virile, un peu effrontément, comme si elle voulait me signifier qu'elle n'a pas d'autre choix puisque je fais partie de ces rares hommes qui ont décidé de ne jamais conduire une automobile.

Je n'apprécie guère ceux qui disent d'une belle femme qui a dépassé la cinquantaine : « Elle est encore belle. » Sandrine est belle, l'a été, l'est, le sera. Définitivement. Et plus encore depuis que, sa liberté retrouvée, elle partage avec d'autres que moi l'occasion de faire valoir ses charmes et son esprit.

Sa libération a été aussi la mienne. La rareté de nos rencontres rend plus précieuses les heures volées à mes patients et à ses « impatients », comme j'appelle ses admirateurs, dont je constate, d'ailleurs qu'ils sont de plus en plus jeunes, à moins que ce ne soit moi qui…

Tandis que nous filons à vive allure sur l'autoroute du retour, le soleil d'automne et moi, nous nous attardons sur la ligne harmonieuse de son nez. Sandrine se laisse admirer.

L'air de la mer m'a saoulé. Délicieusement. Je suis, grâce à cette fatigue, agréablement absent à moi-même. Sans défense.

Surtout, ne pas s'endormir mais garder au contraire éveillée cette présence tranquille au

Extrait de la publication

monde… Je me dis que cet état de parfaite disponibilité, il faudrait que je le conserve avec mes patients. Ne suis-je pas, lorsque je les écoute, trop sur le qui-vive, trop défendu justement ? Ce doit être cela la posture d'écoute idéale, quand aucune aspérité de l'esprit ou du corps n'en vient troubler la tiédeur.

De temps en temps, mes yeux se posent à nouveau sur le profil de Sandrine qui s'estompe dans l'obscurité grandissante percée de temps en temps par les lumières aiguës des phares d'en face.

Sandrine a-t-elle prémédité de rompre ce silence ?

« Tu ne dors pas ?

– Mais non !

– Je voudrais te raconter quelque chose.

– Ah ! Oui ?… »

Je quitte à regret mon irréalité. Ma béatitude marine.

« Je n'en ai parlé à personne… ajoute Sandrine.

– Mais j'espère bien ! »

Sandrine a le don d'éveiller ma curiosité mais aussi mon inquiétude. C'est le versant noir de son tempérament lumineux. De mon inquiétude elle semble avoir besoin, pour une raison qui m'échappe… Peut-être tout bêtement pour s'assurer de mon affection pour elle ? La tester ?

Extrait de la publication

Extrait de la publication

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2013. N° 110659(00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE

Extrait de la publication